

Études d'histoire religieuse



Christine Hudon, *Prêtres et fidèles dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, 1820-1875*, Sillery, Septentrion, 1996, 469 p. 35 \$

Lucia Ferretti

Volume 63, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007533ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007533ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ferretti, L. (1997). Compte rendu de [Christine Hudon, *Prêtres et fidèles dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, 1820-1875*, Sillery, Septentrion, 1996, 469 p. 35 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 63, 113–115. <https://doi.org/10.7202/1007533ar>

Tous droits réservés © Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Comptes rendus

Christine Hudon, *Prêtres et fidèles dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, 1820-1875*, Sillery, Septentrion, 1996, 469 p. 35 \$

On se souvient du débat Hardy-Rousseau accueilli dans la *R.H.A.F.* en 1994 et 1995. Après 1840, doit-on parler de «réveil» ou de «renouveau» religieux; observe-t-on un changement global rapide de la structure religieuse, des attitudes et des pratiques ou plutôt leur évolution lente; les succès de l'Église québécoise s'expliquent-ils en référence surtout à des transformations culturelles profondes ou plutôt à l'hégémonie sociale et idéologique du clergé? Hudon plonge à son tour au coeur de ces questions.

Pour mieux comprendre le changement religieux au XIX^e siècle, l'auteure a voulu se donner de la perspective. En choisissant la période 1820-1875, elle a pu voir naître et se dérouler la «révolution ultramontaine», ainsi que ses effets se produire; quant au diocèse de Saint-Hyacinthe, il a offert un cadre propre à révéler la diversité de situations aussi contrastées que celle des vieilles paroisses homogènes et à l'aise de l'aire seigneuriale et celle des fronts pionniers, mixtes ethniquement et religieusement, et beaucoup plus pauvres. Ce souci de s'attacher aux caractéristiques des communautés paroissiales ainsi qu'aux contenus théologiques et spirituels de l'ultramontanisme fait d'ailleurs l'originalité de l'ouvrage.

Il n'est pas anodin que Hudon vienne de Trois-Rivières, où des historiens comme Roy et Hardy font du contrôle social clérical un élément majeur d'explication des conduites religieuses après 1840. De même, d'aborder la réalité paroissiale à partir essentiellement d'archives diocésaines la révèle sans doute sous son angle le plus administratif, le plus susceptible aussi de mettre en évidence le volontarisme et le directivisme des autorités cléricales. L'accent est donc mis résolument sur le clergé, ses origines sociales, sa formation, la carrière des prêtres, les décisions de l'évêque, la pastorale ultramontaine et les prescriptions en matière de pratique religieuse. Les fidèles, de leur côté, n'apparaissent pour ainsi dire que dans leur rapport au clergé, à son discours et à ses actions.

À tous points de vue, dit Hudon, les décennies 1840 et 1850 constituent bien la période charnière vers le triomphe de l'ultramontanisme. D'abord, parce qu'il y a de plus en plus de prêtres: 14 pour 10 000 garçons en 1800 mais 53 cent ans plus tard en passant par 37 pour 10 000 en 1840 (145). Cette augmentation de la fécondité sacerdotale est à la fois le résultat et la cause des succès de l'encadrement clérical. En effet, un clergé plus nombreux permet *ipso facto* la création de paroisses elles aussi plus nombreuses et en même temps moins peuplées: en 1874, le diocèse compte pas moins de 77 paroisses et missions, presque toutes de moins de 2000 habitants, contre 13 en 1820, chacune plus chargée d'âmes (57). De cinq ans avant 1850, le temps moyen entre la construction de l'église et l'établissement d'un curé résident dans la paroisse chute à trois ans et demi après cette date (79), et ce dernier dispose plus souvent d'un vicaire pour l'aider.

Mais le resserrement de l'encadrement clérical doit aussi beaucoup à l'infléchissement de la pastorale sous l'influence déterminante de la théologie morale liguorienne. Que ce soit lorsqu'elle étudie l'évolution de la formation reçue par les aspirants au sacerdoce ou lorsqu'elle traite de la pastorale et des pratiques, Hudon montre bien l'ampleur du renouveau à partir des années 1840 et 1850, et ses répercussions sur le ministère paroissial. Le Dieu miséricordieux se substitue au Dieu vengeur; la communion fréquente, favorisée par une absolution plus facile des péchés, est présentée comme source de force et de guérison; la prédication de retraites et missions dans un décor faste, la distribution massive d'indulgences, l'encouragement à participer aux nombreuses confréries et associations établies par le clergé dans chaque paroisse, autant de nouvelles charges pour le curé, autant de moyens nouveaux d'encadrement. D'ailleurs une telle analyse, trop centrée sur le contrôle social clérical et la «résistance» aux prescriptions, empêche Hudon de saisir la dimension symbolique de l'ultramontanisme, qui explique à mon sens son succès. L'ultramontanisme c'est, sur le plan théologique et pastoral, une conception de la foi, de la religion et de la piété fondamentalement conforme aux aspirations populaires d'intégration et de reconnaissance sociales à une époque où, en Europe surtout, les classes «laborieuses» sont vite assimilées par les élites à des classes «dangereuses», violemment exclues du corps social. L'ultramontanisme, l'éclosion de cette sentimentalité «à l'italienne», c'est en même temps, d'autres l'ont déjà dit, la forme sous laquelle l'Église s'est appropriée la révolution romantique et sa libération du moi. L'analyse de Hudon se serait trouvée enrichie d'avoir tenu compte de ces dimensions sociales et culturelles de la question.

L'ouvrage, en revanche, propose beaucoup de matériel propre à alimenter la réflexion sur le rapport de l'Église à l'autre grande révolution du XIX^e siècle, la révolution démocratique. On a beaucoup parlé du mouvement de centralisation romaine: il se manifeste jusque dans des choses aussi

petites que l'autorisation des dispenses de mariage (379). On sait aussi que cette conception hiérarchisée de l'Église s'accompagne d'une exigence très stricte d'obéissance des prêtres à l'autorité, entraînement qui constitue d'ailleurs, comme le montre bien Hudon, une partie significative de leur formation. Ce qu'on connaissait moins, c'est la poussée, jusque dans l'administration paroissiale, de la légitimité de la volonté majoritaire. Mgr La Rocque peut bien en 1871 réfuter magistralement la prétention des fidèles de Saint-Joachim à construire l'église là où résident la majorité des paroissiens (75); ni lui ni un autre ne réussit à empêcher que les marguilliers soient de plus en plus souvent élus à la majorité dans des assemblées publiques, plutôt que cooptés suivant l'ancien usage (124).

La contribution spécifique de ce livre à l'historiographie reste toutefois la comparaison que dresse Hudon entre les vieilles paroisses et les fronts pionniers. Dans les cantons, les fidèles sont davantage laissés à eux-mêmes. Migrants, pauvres, en contact fréquent avec les protestants, ces catholiques reçoivent de temps à autre la visite du missionnaire. Puis lorsqu'enfin le premier curé s'installe, le plus souvent il vient d'être ordonné. Seul pour tout faire, il se bâtit là surtout une expérience; dès qu'il peut, il quitte une paroisse difficile à desservir et qui ne lui donne qu'un revenu et un logement médiocres. Dans ces milieux neufs, on ne sera pas surpris de constater des délais plus longs entre naissance et baptême, une participation moins nombreuse aux associations et confréries, une proportion plus faible de pascalisants. Le contraste est frappant avec l'ouest du diocèse, région de vieilles paroisses prospères, tournées vers une agriculture en voie de modernisation, pleines du charme et des facilités que donnent l'histoire et le travail des générations. C'est là, dans ce milieu canadien-français et catholique «de souche», que s'incarne le mieux l'ultramontanisme, sauf à Saint-Hyacinthe la rouge.

Outre par cette attention aux contextes particuliers, le livre de Hudon vaut beaucoup par les pages qui l'émaillent ici et là sur des aspects concrets de la vie au XIX^e siècle. Nous disposons là d'un livre où nous irons puiser souvent.

Lucia Ferretti
Vice-rectorat à l'enseignement et à la recherche
Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

* * *